

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 30

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le travail à la tâche.

L'autre jour en jetant un coup d'œil sur les nombreuses affiches placardées dans un des carrefours de Genève, je lus sur l'une d'elles :

Protestation contre le travail à la tâche.

Dans l'état précaire où sont actuellement presque toutes les industries, j'ai dû conclure que cette protestation devait remonter à une époque déjà éloignée. Elle datait de deux ans.

Toutefois, je fus vivement intrigué.

Protestation de qui ? me demandai-je, car l'affiche, cachée au trois quarts, ne m'apprenait rien sur ce point. Je crus, je l'avoue, à l'annonce d'une conférence donnée par un de ces utopistes qui ne vivent que de paradoxes dont ils voudraient nourrir autrui ; d'un de ces rêveurs toujours à l'affût des grands mots et des étrangetés pour couvrir l'étroitesse de leurs idées.

Mais j'étais à cent lieues de penser que ce fut l'ordre du jour d'une réunion d'ouvriers. C'était pourtant cela, et si j'en crois un témoin oculaire que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer au plus fort de mon étonnement, il s'est dit dans cette assemblée des choses curieuses.

Le travail à la tâche y a été rudement malmené.

« Le travail à la tâche, a dit un orateur, ruine la santé de l'ouvrier. Jeune, il est courageux, ardent, impétueux. La hache et le marteau sont des jouets pour lui. Dès l'aube au soir, alléché par l'appât du gain, il frappe à coups redoublés de ses bras souples et nerveux.

» Chacun vante sa force, son adresse et son habileté ; il est respecté ou jalouxé par ses camarades pour la quantité de pieds cubes de bois qu'il équarrit ou de pierre qu'il taille. Pour maintenir cette supériorité, le jeune ouvrier se prodigue, s'use. Bien vite son ardeur s'émousse et ses muscles surmenés perdent leur élasticité.

» Aussi, quoique jeune encore, il se voit égalé, puis dépassé par bon nombre de ses camarades, et ne tarde pas à aller grossir les rangs de ces ouvriers fatigués et sans goût, qui sont les fléaux de l'industrie. »

Voilà où on arrive à force d'entasser des sophismes. Et pour ceux qui ne réfléchissent pas, ces conclusions aménagées avec une certaine mise en scène, ont quelque apparence de vérité.

Et pourtant rien n'en est plus loin.

En effet, protester contre le travail à la tâche, c'est protester contre la liberté, contre l'égalité et surtout contre la justice.

Et d'abord par quoi remplace-t-on le travail à la tâche ? Par le travail à l'heure ou à la journée. C'est-à-dire qu'on remplace une base fixe, comme le prix d'unité d'une pièce, d'un mètre ou d'un pied de travail, par un chiffre qui doit représenter le loyer individuel de l'ouvrier pendant un temps déterminé. Base vague, indécise s'il en fut jamais.

Le travail à la tâche laisse l'homme libre et sans contrôle que celui de l'exactitude de la pièce faite.

Voyez cet ouvrier qui, confiant dans son adresse

et son habileté, travaille avec ardeur. La besogne lui paraît légère, il chante et l'on dirait que la fatigue ne peut l'atteindre. Parfois en manière de distraction nous le voyons allumer sa pipe, regarder des gendarmes en tournée ou une voiture qui passe. Il est à son aise, travaille pour son compte et le désir de se perfectionner le fait chercheur et quelquefois inventeur. Il est rémunéré pour le travail qu'il fait et une saine émulation s'établit entre ses camarades et lui. Faites travailler le même ouvrier à l'heure ou à la journée. Peu à peu son initiative s'éteindra. D'ouvert, de gai qu'il était, il deviendra concentré et sombre. La surveillance continuelle d'un maître ou d'un employé le froissera. Il se sentira dépendant. A côté de lui, il verra un ouvrier qui lui est inférieur recevoir une paie égale à la sienne. Cela renversera ses idées sur la justice et peut-être, chose plus grave, faussera sa conscience. C'en sera fait alors de son individualité et il ira grossir le rang de ces ouvriers fatigués et sans goût, qui sont les fléaux de l'industrie !

Le plus conforme à nos idées modernes d'égalité, le travail à la tâche est le seul système qui laisse absolument intacte la dignité de l'homme. Aussi la location personnelle à l'heure ou à la journée ne doit-elle avoir lieu qu'autant qu'on ne peut faire autrement.

Mais nous vivons dans un siècle de contradictions. Nous réclamons à grands cris la liberté, nous la voulons pleine et entière ; nous la voulons absolue dans tous les domaines, et quand nous la possédons, au lieu d'en user sagement et avec respect, nous la foulons aux pieds, nous en faisons un jouet que nous brisons, comme de grands enfants que nous sommes.

L. C.

On raconte à un journal d'Hazebrouck une plaisante aventure :

Un cultivateur de Coyecque, près Fauquembergue, avait six jeunes chiens, gros, gras, dodus, qu'il avait gardés, engraisés, en vue d'en tirer la graisse pour la mettre aux roues de ses voitures. L'un des jours de la semaine dernière, les trouvant à point et profitant des loisirs que la kermesse du village lui laissait, il tua, écorcha, fit cuire les jeunes chiens dans un chaudron, puis il vida le ragoût dans une énorme terrine pour le laisser refroidir et afin de pouvoir en extraire plus facilement la graisse figée.

Ceci fait, il était allé aux étables, lorsque six jeunes gars de la commune firent irruption chez lui pour l'engager à aller faire avec eux une partie de boule.

Trouvant le maître du logis absent et avisant sur la table le plat en question, d'où s'échappent d'exquises senteurs, ils supposèrent que le cultivateur attendait des invités et pour faire une farce, ils n'eurent rien de plus pressé que de prendre un pain dans l'armoire, de s'attabler tous, et de dévorer à belles dents, le contenu de la terrine.

Sur ces entrefaites le maître du logis rentra et le loustic de la bande le félicitait déjà sur son excel-

lente cuisine et sur leur bonne chance d'avoir si inopinément rencontré un plat aussi succulent. Mais la scène changea lorsqu'ils eurent appris ce qu'ils avaient mangé et la salle du festin présenta alors le spectacle d'une... indigestion générale.

LE SENTIER DÉTOURNÉ

IV

Je crois qu'il était beaucoup plus indulgent et que si je ne lui avais pas indiqué cette voie, il n'y serait pas entré, mais en suivant mes traces, il avait glissé sur la même pente : je lui donnais l'exemple, il réglait sur lui sa conduite. Il convint avec moi qu'il avait aussi fait ses réflexions et qu'il trouvait qu'on avait bien légèrement disposé de nos personnes.

Quand, d'un commun accord, nous annonçâmes notre résolution, on jeta les hauts cris, je n'ai pas besoin de te le dire, et on traita sévèrement la folie de deux étourneaux qui jouaient si sottement avec leur avenir. Ce ne fut cependant pas lui qu'on accusa surtout, mais la péronnelle dont l'étroit cerveau prétendait en savoir plus long que tout le monde.

Mauvais moyen de me ramener ; on critiquait sans ménagements ma conduite, c'était une raison pour moi d'y persévérer : j'étais bien près de penser que j'étais sûre d'y voir clair, puisque les autres se plaçaient à un autre point de vue ; chaque objection qu'on faisait à mes idées les enfonçait plus profondément dans ma tête.

Toutefois, mes parents étaient préoccupés par dessus tout du désir de me voir heureuse et faisaient passer mon bonheur avant la réalisation du plan que j'avais rêvé. Ma répugnance pour Félix paraissait invincible, ils me présentèrent plusieurs autres prétendants, mais je les repoussai tous ; peut-être par cela même qu'on me les avait choisis, trouvais-je en eux d'innombrables défauts que découvrait mon impitoyable critique ; je crois plutôt qu'ils souffraient de la comparaison que je faisais entre eux et Félix. Depuis que celui-ci ne devait plus être mon mari, il m'apparaissait sous un aspect bien plus avantageux, il était à mes yeux bien supérieur aux candidats qui lui avaient succédé.

Les jugements du monde me devinrent plus hostiles et l'on ne se gêna pas pour qualifier mes ridicules prétentions.

« Allons, répétait-on autour de moi, c'est une marotte ; qu'elle se souvienne de la fable du héron ! »

La ténacité croissait avec l'âge, avec la vivacité des censures dont j'étais l'objet ; je me laissais gagner peu à peu par cette aigreur qui résulte du mécontentement de soi-même et des autres, des reproches que l'on serait tenté de s'adresser et qu'on écarte par amour-propre, j'entretenais ma résistance et mon irritable entêtement.

Félix était parti pour compléter par les voyages son éducation commerciale. Les lettres qu'il écrivait pendant son absence donnaient la meilleure idée de sa maturité et de son jugement : elles révélaient un homme de cœur et d'intelligence. On s'aperçut de l'impression qu'elles exerçaient sur moi et on commit la maladresse de me laisser voir. Dès lors, je me tins sur mes gardes ; abandonner mes idées pour celles qu'on avait la prétention de me suggérer, jamais.

« Félix est de retour, me dit-on un jour, tu verras comme il est changé à son avantage et s'est formé, c'est aujourd'hui un homme et un très bel homme. »

Il s'était en effet fortifié, il avait plus d'aplomb et faisait mieux valoir les dons de la nature ; sans être gros, il avait pris un peu d'embompoint ; mais l'effet n'en était pas disgracieux.

« Mon pauvre Félix, lui dis-je, tuournes à la majesté, il faudra te soumettre à un régime, sans quoi tes formes imposantes t'assureraient forcément une place au banc des marguilliers de la paroisse. Après tout, cela prouve que tu suis les préceptes d'une sainte philosophie ; je vois avec plaisir que les peines de cœur ne te font pas maigrir.

Et toi, elles ne te font pas perdre ton goût diabolique pour le sarcasme. »

J'en avais, en effet, pris l'habitude, je multipliai mes plaisanteries d'un goût douteux ; il était mal à l'aise et paraissait en souffrir, n'importe, je n'en prenais pas souci et allais toujours mon train. A la fin, il ne répondit plus, il avait le cœur, gros, et quand il me quitta, je surpris une larme dans ses yeux.

Restée seule, je ne pus me défendre d'un remords, j'avais été dure et acerbé envers un homme qui ne le méritait pas. S'il était revenu aussitôt, peut-être lui aurais-je exprimé mes regrets mais je restai plusieurs jours sans le revoir. Pendant ce temps-là, je compris aux regards furtifs qu'on dirigeait sur moi, au silence qui parfois interrompait un entretien, quand je m'approchais, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Mon père était soucieux, l'accent de ses paroles l'expression de son visage trahissaient le mécontentement à mon égard.

Je ne tardai pas à apprendre la vérité ; Félix se mariait ; il prenait la direction d'une maison de commerce à laquelle, seul, il ne pouvait suffire : il avait besoin d'une femme pour le seconder.

Le cœur a des caprices étranges ; cette nouvelle aurait dû me laisser indifférente, elle me causa un indicible dépit ; j'avais presque trouvé mauvais que Félix fut revenu de son premier voyage le teint plus fleuri qu'à son départ, avec un surcroît d'embompoint, et maintenant je lui en voulais de prendre une autre femme, quand je lui avait dit si catégoriquement que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, c'était absurde.

Il paraît qu'à l'âge critique où l'on fait son entrée dans la spécialité des vieilles filles, le caractère devient plus quinquet et plus maussade, j'eus des accès de ridicule colère contre Félix. Je ne sais ce qui eut lieu pendant la cérémonie nuptiale, car je ne vis rien, je n'entendis rien de ce qui se passait autour de moi ; mais lorsque je rentrai, j'étais toute pâle ; on remarqua malicieusement que je n'étais pas dans mon état normal. J'entendis murmurer sur tout les tons, à mes oreilles l'éternelle formule.

« Je te l'avais bien dit. »

Paroles irritantes contre lesquelles je m'insurgeai.

« Est-ce que je le regretterais ? me dis-je. »

— Cela ne pouvait être, je m'indignai de cette question je protestai contre cet invraisemblable hypothèse. Mon premier mouvement à l'égard de la nouvelle épouse avait été le dépit ; j'éprouvais contre elle une ridicule irritation. Persister dans ce sentiment et surtout le manifester, c'eût été donner du poids à la supposition que j'avais entendu émettre, donner à penser que je lui en voulais de m'avoir dérobé celui qui avait été mon fiancé ; je résolus donc de lui témoigner une bienveillance et une cordialité sans réserve.

Elle me rendit la tâche facile, car, je puis te le dire franchement, il ne perdait pas au change. Il épousait une excellente femme qui, pendant leur trop courte union, entretenait à son foyer la sérénité et le bonheur, douce et aimante, infatigable au travail, elle fut pour lui une compagne irréprochable.

« Antoinette, me disait-elle un jour, vous avez été l'amie de Félix, voulez-vous être la mienne ? »

Il en fut ainsi ; jamais un nuage ne s'interposa entre nous, je l'aimais tendrement et je trouvais pour la conseiller une sagesse que je n'ai pas eue pour moi-même.

Félix payait pour elle, il servait de cible à mes plaisanteries et les acceptait avec une résignation impassible qui aurait dû me désarmer. Elle me trouvait parfois un peu trop caustique et m'invitait avec douceur à plus d'indulgence ; mais comme elle ne doutait pas de la sincérité de mon dévouement, elle en riait habituellement.

« Antoinette, me disait-elle, venez donc égayer notre maison ; vous êtes bienheureuse de conserver une gaieté inaltérable, vous qui avez plus d'un motif d'accuser la destinée ; mais ménagez donc un peu Félix, vous avez toujours à son intention quelque flèche acérée ; votre carquois est donc inépuisable. »

(A suivre)